

V

MALO-IAROSLAVETZ

DANS la partie méridionale de Moscou, près de l'une de ses portes, un de ses plus larges faubourgs se divise en deux grandes routes ; toutes deux vont à Kalougha : l'une, celle de gauche, est la plus ancienne ; l'autre est neuve. C'était sur la première que Kutusof venait de battre Murat. Ce fut par cette même route que Napoléon sortit de Moscou, le 19 octobre, en annonçant à ses officiers qu'il allait regagner les frontières de la Pologne par Kalougha et Smolensk. Puis, montrant un ciel toujours pur, il leur demanda : « Si dans ce soleil « brillant ils ne reconnaissaient pas son étoile ! » Mais cet appel à sa fortune et l'expression sinistre de ses traits démentaient la sécurité qu'il affectait !

Napoléon, entré dans Moscou avec quatre-vingt-dix mille combattants et vingt mille malades et blessés, en sortait avec plus de cent mille combattants ; il n'y laissait que douze cents malades. Son

séjour, malgré les pertes journalières, lui avait donc servi à reposer son infanterie, à compléter ses munitions, à augmenter ses forces de dix mille hommes, et à protéger le rétablissement ou la retraite d'une grande partie de ses blessés. Mais, dès cette première journée, il put remarquer que sa cavalerie et son artillerie se traînaient plutôt qu'elles ne marchaient.

Un spectacle fâcheux ajoutait aux tristes sentiments de notre chef. L'armée, depuis la veille, sortait de Moscou sans interruption. Dans cette colonne de cent quarante mille hommes et d'environ cinquante mille chevaux de toute espèce, cent mille combattants marchant à la tête, avec leurs sacs, leurs armes, plus de cinq cent cinquante canons et deux mille voitures d'artillerie, rappelaient encore cet appareil terrible de guerriers vainqueurs du monde. Mais le reste, dans une proportion effrayante, ressemblait à une horde de Tartares après une heureuse invasion. C'était, sur trois ou quatre files d'une longueur infinie, un mélange, une confusion de calèches, de caissons, de riches voitures et de chariots de toute espèce. Ici, des trophées de drapeaux russes, turcs et persans, et cette gigantesque croix du grand Yvan ; là, des paysans russes, avec leurs barbes, conduisant ou portant notre butin, dont ils font partie ; d'autres, traînant à force de bras jusqu'à des brouettes pleines de tout ce qu'ils ont pu emporter. Les insensés n'atteindront pas ainsi la fin de la première journée ; mais devant

leur folle avidité huit cents lieues de marche et de combats disparaissent !

On remarquait surtout, dans cette suite d'armée, une foule d'hommes de toutes les nations, sans uniformes, sans armes, et des valets jurant dans toutes les langues, et faisant avancer, à force de cris et de coups, des voitures élégantes, traînées par des chevaux nains attelés de cordes. Elles sont pleines de butin arraché à l'incendie, ou de vivres. Elles portent aussi des femmes françaises avec leurs enfants. Jadis ces femmes furent d'heureuses habitantes de Moscou ; elles fuient aujourd'hui la haine des Moscovites, que l'invasion a appelée sur leurs têtes ; l'armée est leur seul asile. Quelques filles russes, capitives volontaires, suivaient aussi.

On croyait voir une caravane, une nation errante, ou plutôt une de ces armées de l'antiquité, revenant toute chargée d'esclaves et de dépouilles après une grande destruction.

On ne concevait pas comment la tête de cette colonne pourrait traîner et soutenir, pendant une si longue marche, une aussi lourde masse d'équipages.

Malgré la largeur du chemin et les cris de son escorte, Napoléon avait peine à se faire jour au travers de cette immense cohue. Il ne fallait sans doute que l'embaras d'un défilé, quelques marches forcées, ou une boutade de cosaques, pour nous débarrasser de tout cet attirail ; mais le sort ou

l'ennemi avaient seuls le droit de nous alléger ainsi. Pour l'Empereur, il sentait bien qu'il ne pouvait ni ôter ni reprocher à ses soldats ce fruit de tant de travaux. D'ailleurs, les vivres cachaient le butin ; et lui, qui ne pouvait pas donner aux siens les subsistances qu'il leur devait, pouvait-il leur défendre d'en emporter ? Enfin, les transports militaires manquant, ces voitures étaient, pour les malades et les blessés, la seule voie de salut.

Napoléon se dégagea donc, en silence, de l'immense attirail qu'il entraînait après lui, et s'avança sur la vieille route de Kalougha. Il poussa dans cette direction pendant quelques heures, annonçant qu'il allait vaincre Kutusof sur le champ même de sa victoire. Mais tout à coup, au milieu du jour, à la hauteur du château de Krasnopachra, où il s'arrêta, il tourna subitement à droite avec son armée, et gagna, en trois marches, et à travers champs, la nouvelle route de Kalougha.

Au milieu de cette manœuvre la pluie le surprit, gâta les chemins de traverse, et le força d'y séjourner. Ce fut un grand malheur. On ne tira qu'avec peine nos canons de ces bourbiers.

Toutefois l'Empereur avait masqué son mouvement par le corps de Ney et les débris de la cavalerie de Murat, restés derrière la Motscha et à Woronowo. Kutusof, trompé par ce simulacre, attendit encore la Grande Armée sur l'ancienne route, tandis que le 23 octobre, transportée tout entière sur la nouvelle, elle n'avait plus qu'une marche

à faire pour passer paisiblement à côté de lui, et pour le devancer vers Kalougha.

Une lettre de Berthier à Kutusof, datée du premier jour de cette marche de flanc, fut à la fois une dernière tentative de paix, et peut-être une ruse de guerre. Elle resta sans réponse satisfaisante.

Le 23, le quartier impérial était à Borowsk. Cette nuit fut douce pour l'Empereur : il apprit qu'à six heures du soir Delzons et sa division avaient, à quatre lieues devant lui, trouvé vide Malo-Iaroslavetz et les bois qui la doignent ; c'était une position forte, à portée de Kutusof, et le seul point sur lequel il pouvait nous couper la nouvelle route de Kalougha.

L'Empereur voulut d'abord assurer ce succès par sa présence : l'ordre de marche fut même donné, on ignore pourquoi il le retira. Il passa toute cette soirée à cheval, non loin de Borowsk, sur la grande route, du côté où il supposait Kutusof. Il examinait, au travers d'une grosse pluie, le terrain, comme s'il eût pu devenir un champ de bataille. Le lendemain 24, il apprit qu'on disputait à Delzons la possession de Malo-Iaroslavetz ; il ne s'en émut guère, soit confiance, soit incertitude dans ses projets.

Il sortait donc de Borowsk, tard et sans se hâter quand le bruit d'un combat très vif arriva jusqu'à lui. Alors il s'inquiète ; il court se placer sur une hauteur, et il écoute : « Les Russes l'avaient-ils
« prévenu ? Sa manœuvre était-elle manquée ?
« N'avait-il point mis assez de rapidité dans sa

« marche, où il s'agissait de dépasser le flanc gauche de Kutusof ? »

En effet, on dit qu'il y eut dans tout ce mouvement un peu de l'engourdissement qui suit un long repos. Moscou n'est séparée de Malo-Iaroslavetz que par cent dix verstes : quatre journées suffisaient pour les franchir ; on en mit six. Mais l'armée, surchargée de vivres et de butin, était lourde, les chemins étaient marécageux. On avait été forcé de sacrifier tout un jour au passage de la Nara et de son marais, ainsi qu'au ralliement des différents corps. D'ailleurs, en défilant si près de l'ennemi, il fallait marcher serré pour ne pas lui prêter un flanc trop allongé. Quoi qu'il en soit, on peut dater tous nos malheurs de ce séjour.

Cependant l'Empereur écoute encore ; le bruit augmente : « Est-ce une bataille ? » s'écrie-t-il. Chaque décharge le déchire, car il ne s'agissait plus pour lui de conquérir, mais de conserver, et il presse Davout qui le suit ; mais ce maréchal n'arriva près du champ de bataille qu'avec la nuit, quand les feux s'affaiblissaient, quand tout était décidé.

L'Empereur vit la fin du combat, mais sans pouvoir secourir le vice-roi. Une bande de cosaques de Twer faillit prendre, à peu de distance de lui, l'un de ses officiers.

Quand la nuit fut venue, un général envoyé par le prince Eugène, lui vint tout expliquer :

« Hier, Delzons ne trouva point l'ennemi à Malo-Iaroslavetz ; mais il ne crut pas devoir

« placer toute sa division dans la ville haute, au
 « delà d'une rivière, d'un défilé, et sur la crête
 « d'un précipice dans lequel une surprise nocturne
 « aurait pu la jeter. Il est donc resté sur cette rive
 « basse de la Louja, et n'a fait occuper la ville et
 « observer la plaine haute que par deux bataillons.
 « La nuit finissait ; il était quatre heures, tout
 « dormait encore dans les bivouacs de Delzons,
 « hors quelques sentinelles, quand tout à coup les
 « Russes de Doctorof sortent des bois avec des cris
 « épouvantables. Nos sentinelles sont renversées
 « sur leurs postes, les postes sur leurs bataillons,
 « les bataillons sur la division ; ce n'était point un
 « coup de main, car les Russes avaient montré
 « du canon ! Dès le commencement de l'attaque
 « ses éclats avaient été à trois lieues de là, porter
 « au vice-roi la nouvelle d'un combat sérieux. »

Le rapport ajoutait : « Qu'alors le prince était
 « accouru avec quelques officiers ; que ses divisions
 « et sa garde l'avaient suivi précipitamment. A me-
 « sure qu'il s'est approché, un vaste amphithéâtre
 « tout animé s'est déployé devant lui ; La Louja en
 « marquait le pied, et déjà une nuée de tirailleurs
 « russes disputaient ses rives. »

Derrière eux, et du haut des escarpements de la ville, leur avant-garde plongeait ses feux sur Delzons ; au delà, sur la plaine haute, toute l'armée de Kutusof accourait, en deux longues et noires colonnes. On les voyait se prolonger et se retrancher sur cette pente rase, d'une demi-lieue de rayon, d'où

elles dominaient et embrassaient tout par leur nombre et leur position ; déjà même elles s'établissaient en travers de cette vieille route de Kalougha, libre hier, et que nous étions maîtres d'occuper et de parcourir, mais que désormais Kutusof pourra défendre pied à pied.

En même temps l'artillerie ennemie a profité des hauteurs qui, de son côté, bordent la rivière ; ses feux traversent le fond du repli dans lequel Delzons et ses troupes sont engagés. La position était intenable, et toute hésitation funeste. Il fallait en sortir, ou par une prompte retraite ou par une attaque impétueuse ; mais c'était devant nous qu'était notre retraite, et le vice-roi a ordonné l'attaque.

Après avoir franchi la Louja sur un pont étroit, la grande route de Kalougha entre dans Malo-Iaroslavetz en suivant le fond d'un ravin qui monte dans la ville. Les Russes remplissaient en masse ce chemin creux ; Delzons et ses Français s'y enfoncent la tête baissée ; les Russes, rompus, sont renversés : il cèdent, et bientôt nos baïonnettes brillent sur les hauteurs.

Delzons, se croyant sûr de la victoire, l'annonça. Il n'avait plus qu'une enceinte de bâtiments à envahir, mais ses soldats hésitèrent. Lui s'avança ; et il les encourageait du geste, de la voix, et de son exemple, quand une balle le frappa au front et l'étendit par terre. On vit alors son frère se jeter sur lui, le couvrir de son corps, le serrer dans ses bras, et vouloir l'arracher du feu et de la mêlée ;

mais une seconde balle l'atteignit lui-même, et tous deux expirèrent ensemble.

Cette perte laissait un grand vide, qu'il fallut remplir. Guillemillot remplaça Delzons ; et d'abord il jeta cent grenadiers dans une église et dans un cimetière, dont ils crénelèrent les murs. Cette église située à gauche du grand chemin, le dominait ; on lui dut la victoire. Cinq fois, dans cette journée, ce poste se trouva dépassé par les colonnes russes qui poursuivaient les nôtres, et cinq fois ses coups, ménagés et tirés à propos sur leur flanc et sur leurs derrières, inquiétèrent et ralentirent leur impulsion ; puis, quand nous reprenions l'offensive, cette position les mettait entre deux feux, et assurait le succès de nos attaques.

A peine ce général a-t-il fait cette disposition, que des nuées de Russes l'assaillent ; il est repoussé vers le pont, où le vice-roi se tenait pour juger des coups et préparer ses réserves. D'abord les secours qu'il envoya ne vinrent que faibles, les uns après les autres ; et, comme il arrive toujours, chacun d'eux, insuffisant pour un grand effort, fut successivement détruit sans résultat.

Enfin toute la 14^e division s'engage ; alors le combat remonte et regagne une troisième fois les hauteurs. Mais dès que les Français dépassent les maisons, dès qu'ils s'éloignent du point central d'où ils sont partis, dès qu'ils paraissent dans la plaine, où ils sont à découvert, où le cercle s'agrandit, ils ne suffisent plus : alors écrasés par les feux

de toute une armée, ils s'étonnent et s'ébranlent ; de nouveaux Russes accourent sans cesse, et nos rangs éclaircis cèdent et se brisent, les obstacles du terrain augmentaient leur désordre ; et les voilà encore qui redescendent précipitamment en abandonnant tout.

Mais des obus avaient embrasé derrière eux cette ville de bois : en reculant ils rencontrent l'incendie ; le feu les repousse sur le feu ; les recrues russes, fanatisées, s'acharnent ; nos soldats s'indignent ; on se bat corps à corps : on en voit se saisir d'une main, frapper de l'autre, et, vainqueur ou vaincu, rouler au fond des précipices et dans les flammes sans lâcher prise. Là les blessés expirent, ou étouffés par la fumée, ou dévorés par des charbons ardents. Bientôt leurs squelettes, norcis et calcinés, sont d'un aspect hideux, quand l'œil y démêle un reste de forme humaine.

Cependant tous ne firent pas également bien leur devoir : on remarqua un chef, grand parleur, qui, du fond d'un ravin, employait à pérorer le temps d'agir. Il retenait près de lui, dans ce lieu sûr, ce qu'il fallait de troupes pour l'autoriser à y rester lui-même, laissant le reste s'exposer en détail, sans ensemble, et au hasard.

La 15^e division restait encore. Le vice-roi l'appelle ; elle s'avance en jetant une brigade à gauche dans le faubourg, et une à droite dans la ville. C'étaient des Italiens, des recrues ; c'était la première fois qu'ils combattaient. Ils montèrent en

poussant des cris d'enthousiasme, ignorant le danger ou le méprisant, par cette singulière disposition qui rend la vie moins chère dans sa fleur qu'à son déclin, soit que jeune on craigne moins la mort, par l'instinct de son éloignement, ou qu'à cet âge, riche de jours et prodigue de tout, on prodigue sa vie comme les riches leur fortune.

Le choc fut terrible ; tout fut reconquis une quatrième fois, et tout perdu de même. Plus ardents que leurs anciens pour commencer, ils se dégoûtèrent plus tôt, et revinrent, en fuyant, sur les vieux bataillons qui les soutinrent, et qui furent obligés de les ramener au danger.

Ce fut alors que les Russes, enhardis par leur nombre sans cesse croissant et par le succès, descendirent par leur droite pour s'emparer du pont et nous couper toute retraite. Le prince Eugène en était à sa dernière réserve ; il s'engagea lui-même avec sa garde. A cette vue et à ses cris, les restes des 13^e, 14^e et 15^e divisions se raniment : elles font un dernier et puissant effort, et, pour la cinquième fois, la guerre est encore reportée sur les hauteurs.

En même temps le colonel Péraldi et les chasseurs italiens culbutaient, à coups de baïonnette, les Russes qui déjà voyaient la gauche du pont ; et, sans reprendre haleine, enivrés de la fumée et des feux qu'ils ont traversés, des coups qu'ils donnaient, et de leur victoire, ils s'emportèrent au loin dans la plaine, et voulurent s'emparer des canons ennemis ; mais une des crevasses profondes dont le sol

russe est sillonné les arrêta sous un feu meurtrier : leurs rangs s'ouvrirent, la cavalerie ennemie les attaqua ; ils furent repoussés jusque dans les jardins du faubourg. Là ils s'arrêtent et se resserrent ; Durrieu, Gifflinga, Trezel, Français et Italiens, tous défendent avec acharnement les issues hautes de la ville, et les Russes, enfin rebutés, reculent et se concentrent sur la route de Kalougha, entre les bois et Malo-Iaroslavetz.

C'est ainsi que dix-huit mille Italiens et Français, ramassés au fond d'un ravin ont vaincu cinquante mille Russes placés au-dessus de leurs têtes, et secondés par tous les obstacles que peut offrir une ville bâtie sur une pente rapide !

Toutefois l'armée contemplait avec tristesse ce champ de bataille, où sept généraux et quatre mille Français et Italiens venaient d'être blessés ou tués. La vue des pertes de l'ennemi ne consolait pas ; elle n'était pas double de la nôtre, et leurs blessés seraient sauvés. On se rappelait d'ailleurs que, dans une pareille position, Pierre I^{er}, en sacrifiant dix Russes contre un Suédois, avait cru non seulement ne faire qu'une perte égale, mais même gagner à ce terrible marché. On gémissait surtout en pensant qu'un choc si sanglant eût pu être épargné.

En effet, des feux qui brillèrent sur notre gauche dans la nuit du 23 au 24, avertirent du mouvement des Russes vers Malo-Iaroslavetz ; et cependant on remarquait qu'on y avait marché languissamment,

qu'une division seule, jetée à trois lieues de tout secours y avait été négligemment aventurée ; que les corps d'armée étaient restés hors de portée les uns des autres. Qu'étaient devenu ces mouvements rapides et décisifs de Marengo, d'Ulm et d'Eckmühl ? Pourquoi cette marche molle et pesante dans une circonstance si critique ? Était-ce notre artillerie et nos bagages qui nous avaient tant alanguis ? C'était là ce qu'il y avait de plus vraisemblable.

Quand l'Empereur écouta le rapport de ce combat, il était à quelques pas à droite de la grande route, au fond d'un ravin, sur le bord du ruisseau et du village de Ghorodinia, dans une cabane de tisserand, maison de bois, vieille, délabrée, infecte. Là il se trouvait à une demi-lieue de Malo-Iaroslavetz, à l'entrée du repli de la Louja. Ce fut dans cette habitation vermoulue, et dans une chambre sale, obscure, et partagée en deux par une toile, que le sort de l'armée et de l'Europe allait se décider !

Les premières heures de la nuit se passèrent à recevoir des nouvelles. Toutes annonçaient que l'ennemi se préparait pour le lendemain à une bataille que tous inclinaient à refuser. A onze heures du soir Bessières entra. Ce maréchal devait son élévation à d'honorables services et à l'affection de l'Empereur, qui s'était attaché à lui comme à sa création. Il est vrai qu'on ne pouvait être favori de Napoléon comme d'un autre monarque ; qu'il

fallait, du moins, l'avoir suivi, lui être de quelque utilité, car il sacrifiait peu à l'agréable ; qu'enfin il fallait avoir été plus que le témoin de tant de victoires ; et l'Empereur, fatigué, s'habitua à regarder par des yeux qu'il croyait avoir formés.

Il venait d'envoyer ce maréchal pour examiner l'attitude des ennemis. Bessières a obéi ; il a soigneusement parcouru le front de la position des Russes : « Elle est, dit-il, inattaquable ! — O Ciel ! s'écrie l'Empereur en joignant les mains ; avez-vous bien vu ! Est-il bien vrai ? M'en répondez-vous ? » Bessières répète son assertion : il affirme, « que trois cents grenadiers suffiraient là pour arrêter une armée ! » On vit alors Napoléon croiser ses bras d'un air consterné, baisser la tête, et rester comme enseveli dans les plus tristes réflexions : « Son armée est victorieuse, et lui vaincu ! Sa route est coupée, sa manœuvre déjouée ; Kutusof, un vieillard, un Scythe, l'a prévenu ! Et il ne peut accuser son étoile ! Le soleil de France ne semble-t-il pas l'avoir suivi en Russie ? Hier encore la route de Malo-Iaroslavetz n'était-elle pas libre ? Sa fortune ne lui a donc pas manqué ; est-ce lui qui a manqué à sa fortune ? »

Perdu dans cet abîme de pensées désolantes, il tombe dans une si grande contention d'esprit, qu'aucun de ceux qui l'approchent n'en peut tirer une parole. A peine, à force d'importunités, parvient-on à obtenir de lui un signe de tête. Il veut enfin prendre quelque repos ; mais une brûlante

insomnie le travaille. Tout le reste de cette cruelle nuit, il se couche, se relève, appelle sans cesse, sans toutefois qu'aucun mot trahisse sa détresse : c'est seulement par l'agitation de son corps qu'on juge de celle de son esprit.

Vers quatre heures du matin, un de ses officiers d'ordonnance, le prince d'Arenberg, vint l'avertir que dans l'ombre de la nuit et des bois, et à la faveur de quelques plis de terrain, des cosaques se glissaient entre lui et ses avant-postes. L'Empereur venait d'envoyer Poniatowski sur sa droite, à Kremenskoé. Il attendait si peu l'ennemi de ce côté, qu'il avait négligé de faire éclairer son flanc droit. Il méprisa donc l'avis de son officier d'ordonnance.

Dès que le soleil du 25 se montra à l'horizon, il monta à cheval et s'avança sur la route de Kalougha, qui n'était plus pour lui que celle de Malo-Iaroslavetz. Pour atteindre le pont de cette ville il fallait qu'il traversât la plaine, longue et large d'une demi-lieue, que la Louja embrasse de son contour : quelques officiers seulement suivaient l'Empereur. Les quatre escadrons de son escorte habituelle, n'ayant pas été avertis, se hâtaient pour le rejoindre, mais ne l'avaient pas encore atteint. La route était couverte de caissons d'ambulance, d'artillerie et de voitures de luxe : c'était l'intérieur de l'armée, chacun marchait sans défiance.

On vit d'abord au loin, vers la droite, courir quelques pelotons, puis de grandes lignes noires s'avancer. Alors des clameurs s'élevèrent ; déjà

quelques femmes et quelques goujats revenaient sur leurs pas en courant, n'entendant plus rien, ne répondant à aucune question, l'air tout effaré, sans voix et sans haleine. En même temps la file des voitures s'arrêtait incertaine, le trouble s'y mettait ; les uns voulaient continuer, d'autres retourner : elles se croisèrent, se culbutèrent ; ce fut bientôt un tumulte, un désordre complet.

L'Empereur regardait et souriait, s'avancant toujours, et croyant à une terreur panique. Ses aides de camp soupçonnaient des cosaques, mais ils les voyaient marcher si bien pelotonnés, qu'ils en doutaient encore ; et si ces misérables n'eussent pas hurlé en attaquant, comme ils le font tous pour s'étourdir sur le danger, peut-être que Napoléon ne leur eût pas échappé. Ce qui augmenta le péril, c'est qu'on prit d'abord ces clameurs pour des cris de « *Vive l'Empereur !* »

C'était Platof et six mille cosaques qui, derrière notre avant-garde victorieuse, avaient tenté de traverser la rivière, la plaine basse et le grand chemin, en enlevant tout sur leur passage ; et dans cet instant même où l'Empereur, tranquille au milieu de son armée et des replis d'une rivière ravineuse, s'avancait en ne voulant pas croire à un projet si audacieux, ils l'exécutaient !

Une fois lancés ils s'approchèrent si rapidement, que Rapp n'eut que le temps de dire à l'Empereur : « Ce sont eux, retournez ! » L'Empereur, soit qu'il vit mal, soit répugnance à fuir, s'obstina ;

et il allait être enveloppé, quand Rapp saisit la bride de son cheval et le fit tourner en arrière, en lui criant « Il le faut ! » Et réellement il convenait de fuir. La fierté de Napoléon ne put s'y décider. Il mit l'épée à la main, le prince de Neuchâtel et le grand écuyer l'imitèrent ; et, se plaçant sur le côté gauche de la route, ils attendirent la horde. Quarante pas les en séparaient à peine. Rapp n'eut que le temps de se retourner et de faire face à ces barbares, dont le premier enfonça si violemment sa lance dans le poitrail de son cheval, qu'il le renversa. Les autres aides de camp et quelques cavaliers de la garde dégagèrent ce général. Cette action, le courage de Lecoulteux, les efforts d'une vingtaine d'officiers et de chasseurs, et surtout la soif de ces barbares pour le pillage, sauvèrent l'Empereur !

Pourtant ils n'avaient qu'à étendre la main pour le saisir ; car, au même moment, la horde, en traversant la grande route, y culbuta tout, chevaux, hommes, voitures, blessant et tuant les soldats du train qu'ils entraînaient dans les bois pour les dépouiller ; puis, détournant les chevaux attelés aux canons, ils les emmenaient à travers champs. Mais ils n'eurent qu'une victoire d'un instant, un triomphe de surprise. La cavalerie de la garde accourut : à cette vue, ils lâchèrent prise, ils s'enfuirent, et ce torrent s'écoula, en laissant, il est vrai, de fâcheuses traces, mais en abondamment tout ce qu'il entraînait.

Cependant plusieurs de ces barbares s'étaient

montrés audacieux jusqu'à l'insolence. On les avait vus se retirer à travers l'intervalle de nos escadrons, au pas, et en rechargeant tranquillement leurs armes. Ils comptaient sur la pesanteur de nos cavaliers d'élite et sur la légèreté de leurs chevaux, qu'ils pressent avec un fouet. Leur fuite s'était opérée sans désordre : ils avaient fait face plusieurs fois, sans attendre, il est vrai, jusqu'à la portée du feu, de sorte qu'ils avaient à peine laissé quelques blessés et pas un prisonnier. Enfin, ils nous avaient attirés sur des ravins hérissés de broussailles, où leurs canons, qui les y attendaient, nous avaient arrêtés. Tout cela faisait réfléchir. Notre armée était usée, et la guerre renaissait toute neuve et entière !

L'Empereur, frappé d'étonnement qu'on eût osé l'attaquer, s'arrêta jusqu'à ce que la plaine fût nettoyée ; puis il regagna Malo-Iaroslavetz, où le vice-roi lui montra les obstacles vaincus la veille.

La terre elle-même en disait assez. Jamais champ de bataille ne fut d'une plus terrible éloquence ! Ses formes prononcées, ses ruines toutes sanglantes ; les rues, dont on ne reconnaissait plus la trace qu'à la longue traînée de morts et de têtes écrasées par les roues des canons ; des blessés, qu'on apercevait encore sortant des décombres, et se traînant avec leurs habits, leurs cheveux, et leurs membres à demi consumés, en poussant des cris lamentables ; enfin le bruit lugubre des tristes et derniers honneurs que les grenadiers rendaient aux restes de leurs colo-

nels et de leurs généraux tués ; tout attestait le choc le plus acharné. L'Empereur, dit-on, n'y vit que de la gloire ; il s'écria : « Que l'honneur d'une « si belle journée appartenait tout entier au prince « Eugène ! » Mais, déjà saisi d'une funeste impression, ce spectacle l'ébranla. Il s'avança ensuite dans la plaine haute.

Mes compagnons ! vous le rappelez-vous, ce champ funeste, où s'arrêta la conquête du monde, où vingt ans de victoires vinrent échouer, où commença le grand écroulement de notre fortune ? Vous représentez-vous encore cette ville bouleversée et sanglante, ces profonds ravins, et les bois qui environnent cette plaine haute, et en font comme un champ clos ? D'un côté, les Français venant du nord qu'ils évitent ; de l'autre, à l'entrée des bois, les Russes gardant le sud, et cherchant à nous repousser sur leur puissant hiver ; Napoléon entre ces deux armées au milieu de cette plaine ses pas et ses regards errant du midi à l'ouest sur les routes de Kalougha et de Medyn. Toutes deux lui sont fermées : sur celle de Kalougha Kutusof et cent vingt mille hommes paraissent prêts à lui disputer vingt lieues de défilés ; du côté de Medyn, il voit une cavalerie nombreuse : c'est Platof et ces mêmes hordes qui viennent de pénétrer dans le flanc de l'armée, qui l'ont traversée de part en part et qui en sont ressorties chargées de butin pour se reformer sur son flanc droit où des renforts et leur artillerie les ont attendus. C'est de ce côté que les yeux de l'Em-

pereur se sont attachés le plus longtemps, qu'il a consulté ses cartes, écouté ses chefs, et apprécié tout ce qu'avait de critique sa position, par l'extrême violence de leurs dissentiments, dont sa présence ne peut contenir l'expression. Puis, tout chargé de regrets et de tristes pressentiments, on l'a vu revenir lentement dans son quartier général.

Murat, le prince Eugène, Berthier, Davout et Bessières l'avaient suivi. Cette chétive habitation d'un obscur artisan renfermait un Empereur deux deux rois, trois généraux d'armée ! Ils allaient y décider de l'Europe, et de l'armée qui l'avait conquise ! Smolensk était le but. Y marchera-t-on par Kalougha, Medyn ou Mojaïsk ? Cependant Napoléon est assis devant une table ; sa tête s'appuie sur ses mains qui cachent ses traits, et sans doute aussi la détresse qu'ils expriment.

On respectait un silence plein de destinées si imminentes, quand Murat, qui ne marchait que par bonds, se fatigue de cette hésitation. N'écoulant que son génie, tout entier dans la chaleur de son sang, il s'élançe hors de cette incertitude par un de ces premiers mouvements qui élèvent ou précipitent !

Il se lève, il s'écrie : « Qu'on pourra l'accuser
« encore d'imprudencè, mais qu'à la guerre c'est
« aux circonstances à décider de tout, et à donner
« à chaque chose son nom ; que là où il n'y a plus
« qu'à attaquer, la prudence devient témérité, et
« la témérité prudence ; que s'arrêter est impossi-
« ble, fuir dangereux ; qu'il faut donc poursuivre.

« *Qu'importent cette attitude menaçante des Russes, et leurs bois impénétrables ? Il les méprise !*
 « *Qu'on lui donne seulement les restes de la cavalerie et celle de la garde, et il va s'enfoncer dans leurs forêts, dans leurs bataillons, renverser tout, et rouvrir à l'armée la route de Kalougha !* »

Ici Napoléon, soulevant sa tête, fit tomber toute cette fougue, en disant : « *Que c'était assez de témérités ; qu'on n'avait que trop fait pour la gloire ; qu'il était temps de ne plus songer qu'à sauver les restes de l'armée !* »

Alors Bessières, soit que son orgueil eût frémé à l'idée d'obéir au roi de Naples, soit désir de conserver intacte cette cavalerie de la garde, qu'il avait formée, dont il répondait à Napoléon, et dans laquelle consistait son commandement, Bessières, qui se sent soutenu, ose ajouter : « *Que, pour de pareils efforts, dans l'armée, dans la garde même, l'élan manquerait. Déjà l'on y disait que, les transports étant insuffisants, désormais le vainqueur atteint resterait en proie aux vaincus ; qu'ainsi toute blessure serait mortelle ; Murat serait donc suivi mollement, et dans quelle position ? On venait d'en reconnaître la force. Contre quels ennemis ? n'avait-on pas remarqué le champ de bataille de la veille, et avec quelle fureur les recrues russes, à peine armées et vêtues, venaient de s'y faire tuer ?* » Ce maréchal finit en prononçant le mot de *retraite*, que l'Empereur approuva de son silence.

Aussitôt le prince d'Eckmühl déclara que, « puis-
« qu'on se décidait à se retirer, il demandait que
« ce fût par Medyn et Smolensk. » Mais Murat
interrompt Davout ; et, soit inimitié ou décourage-
ment, suite ordinaire d'une témérité repoussée, il
s'étonne « qu'on ose proposer à l'Empereur une si
« grande imprudence ! Davout a-t-il juré la perte
« de l'armée ? Veut-il qu'une si longue et si lourde
« colonne aille se traîner, sans guides et incertaine,
« sur une route inconnue, à portée de Kutusof,
« offrant son flanc à tous les coups des ennemis ?
« Sera-ce lui, Davout, qui la défendra ? Pourquoi,
« quand derrière nous Borowsk et Véréia nous con-
« duisent sans danger à Mojaïsk, refuser cette voie
« de salut ? Là des vivres doivent avoir été ras-
« semblés, tout nous y est connu, aucun traître
« ne nous égarera. »

A ces mots, Davout, tout brûlant d'une colère
qu'il concentre avec effort, répond « qu'il propose
« une retraite à travers un sol fertile, sur une route
« vierge, nourricière, grasse, intacte, dans des vil-
« lages encore debout, et par le chemin le plus
« court, afin que l'ennemi ne s'en serve pas pour
« nous couper la route de Mojaïsk à Smolensk,
« celle que désigne Murat ; et quelle route ? un
« désert de sables et de cendres, où des convois
« de blessés s'ajouteront à nos embarras, où nous
« ne trouverons que des débris, des traces de sang,
« des squelettes, et la famine !

« Qu'au reste il doit son avis quand on le lui

« demande ; qu'il obéira à l'ordre qui lui sera con-
 « traire avec le même zèle qu'il exécuterait celui
 « qu'il aurait inspiré ; mais que l'Empereur seul
 « avait le droit de lui imposer silence, et non Murat,
 « qui n'était pas son souverain, et qui ne le serait
 « jamais ! »

La querelle s'échauffant, Bessières et Berthier s'interposèrent. Pour l'Empereur, toujours absorbé dans la même attitude, il paraissait insensible. Enfin il rompit son silence et ce conseil par ces mots :
 « C'est bien, Messieurs ; je me déciderai ! »

Il se décida à se retirer, et ce fut par le chemin qui d'abord l'éloignait le plus promptement de l'ennemi ; mais il fallut encore un cruel effort pour qu'il pût s'arracher à lui-même un ordre de marche si nouveau pour lui ! Cet effort fut si pénible, il coûta tant à sa fierté, que dans ce combat intérieur il perdit l'usage de ses sens. Ceux qui le secoururent ont dit que le rapport d'une autre échauffourée de cosaques, vers Borowsk, à quelques lieues derrière l'armée, fut le faible et dernier choc qui acheva de le déterminer à cette funeste résolution.

Ce qui est remarquable, c'est qu'il ordonna cette retraite vers le nord, au même moment où Kutusof et ces Russes, tout ébranlés du choc de Malo-Iaroslavetz, se retiraient vers le sud.

Dans cette même nuit, une même anxiété avait agité le camp des Russes. Pendant le combat de Malo-Iaroslavetz, on avait vu Kutusof ne s'approcher du champ de bataille qu'en tâtonnant, s'arrê-

tant à chaque pas, sondant le terrain, comme s'il eût craint de le voir manquer sous lui, et se faisant arracher successivement les différents corps qu'il envoyait au secours de Doctorof. Il n'osa venir lui-même se placer en travers du chemin de Napoléon qu'à l'heure où les batailles générales ne sont plus à craindre.

Alors Wilson, tout échauffé du combat, était accouru vers lui ; Wilson, cet Anglais actif, remuant, celui qu'on vit en Egypte, en Espagne, et partout l'ennemi des Français et de Napoléon. Il représentait dans l'armée russe les alliés ; c'était, au milieu de la puissance de Kutusof, un homme indépendant, un observateur, un juge même, motifs infailibles d'aversion ; sa présence était odieuse au vieillard russe, et, la haine ne manquant jamais d'engendrer la haine, tous deux se détestaient.

Wilson lui reproche son inconcevable lenteur : cinq fois, dans une seule journée, elle venait de leur faire manquer la victoire, comme à Vinkovo ; et il lui rappelle ce combat du 18 octobre. En effet, ce jour-là Murat était perdu si Kutusof eût occupé fortement le front des Français par une vive attaque quand Beningsen tournait leur aile gauche. Mais soit insouciance ou lenteur, défauts de la vieillesse ; soit comme le disent plusieurs Russes, que Kutusof fût plus envieux de Beningsen qu'ennemi de Napoléon, le vieillard avait attaqué trop mollement, trop tard, et s'était arrêté trop tôt.

Wilson continue, il l'interpelle ; il lui demande pour le lendemain une bataille décisive.

Mais Wilson est repoussé, et pourtant Kutusof, enfermé avec l'armée française dans cette plaine haute de Malo-Iaroslavetz, se trouve forcé d'y montrer l'appareil le plus menaçant. Il y déploie, le 25, toutes ses divisions, et sept cents pièces d'artillerie. Dans les deux armées on ne doute plus qu'un dernier jour ne soit arrivé ; Wilson y croit lui-même. Il a remarqué que les lignes russes sont adossées à un ravin fangeux que traverse un pont mal sûr. Cette seule voie de retraite, à la vue de l'ennemi, lui paraît impraticable : il faut enfin que Kutusof vainque ou périsse, et l'Anglais sourit à l'espoir d'une bataille décisive : que son issue soit fatale à Napoléon, ou dangereuse pour la Russie, elle sera sanglante, et l'Angleterre ne peut qu'y gagner.

Toutefois, la nuit venue, inquiet encore, il parcourt les rangs ; il jouit en écoutant Kutusof jurer enfin qu'il va combattre ; il tromphe en voyant tous les généraux russes se préparer pour un choc terrible ; Beningsen seul en doute encore. Néanmoins l'Anglais, en songeant que la position ne permettait plus de reculer, reposait enfin en attendant le jour, quand, vers trois heures du matin, un ordre général de retraite le réveille. Tous ses efforts furent inutiles. Kutusof était décidé à fuir vers le sud, d'abord à Gonczarewo, puis au delà de Kalougha, et déjà, sur l'Oka, tout était prêt pour son passage.

C'était dans ce même instant que Napoléon ordonnait aux siens de se retirer vers le nord, sur Mojaïsk. Les deux armées se tournèrent donc le dos, en

se trompant mutuellement par leurs arrières-gardes.

Du côté de Kutusof, Wilson assure que ce fut comme une déroute. On vit de toutes parts arriver à l'entrée du pont, auquel l'armée russe était adossée, la cavalerie, les canons, les voitures et les bataillons. Là toutes ces colonnes, accourant de la droite, de la gauche et du centre, se rencontrent, se pressent, et se confondent en une masse si énorme, si amoncelée, qu'elle perd toute puissance de mouvement. On fut plusieurs heures à pouvoir désencombrer et faire dégorger ce passage. Quelques boulets de Davout, qu'il crut perdus, tombèrent dans cette bagarre.

Napoléon n'avait qu'à avancer sur cette foule en désordre. Ce fut lorsque le plus grand effort, celui de Malo-Iaroslavetz, était fait et quand il n'y avait plus qu'à marcher, qu'il se retira. Mais voilà la guerre : on n'essaie, on n'ose jamais assez. *L'ost ignore ce que fait l'ost* ; les avant-postes sont les dehors de ces deux grands corps ennemis ; c'est par là qu'ils s'en imposent. Il y a un abîme entre deux armées en présence !

Au reste, ce fut peut-être parce que l'Empereur avait manqué de prudence à Moscou, qu'ici il manqua de témérité ; il se fatigua ; ces deux échafourées de cosaques l'avaient dégoûté ; ses blessés l'attendrèrent ; tant d'horreurs le rebutèrent ; et, comme les hommes de résolutions extrêmes, n'espérant plus de victoire entière, il se résolut à une retraite précipitée.

Depuis ce moment il ne vit plus que Paris, de même qu'en partant de Paris il n'avait eu en vue que Moscou ! Ce fut le 26 octobre que commença le fatal mouvement de notre retraite. Davout, avec vingt-cinq mille hommes, resta à l'arrière-garde. Pendant qu'il avançait de quelques pas, et jetait, sans le savoir, la terreur chez les Russes, la grande armée, étonnée, leur tournait le dos. Elle marchait les yeux baissés, comme honteuse et humiliée. Au milieu d'elle son chef, sombre et silencieux, paraissait mesurer avec anxiété sa ligne de communication avec les places de la Vistule.

Napoléon, réduit à de si hasardeuses conjectures, arrivait tout pensif à Véréïa, quand Mortier se présenta devant lui. Mais je m'aperçois qu'entraînée, comme nous l'étions alors, par cette rapide succession de scènes violentes et d'événements mémorables, mon attention s'est détournée d'un fait digne de remarque. Le 23 octobre, à une heure et demie du matin, l'air avait été ébranlé par une effrayante explosion ; les deux armées s'en étonnèrent un instant, quoiqu'on ne s'étonnât plus guère, s'attendant à tout.

Mortier avait obéi ; le Kremlin n'existait plus : des tonneaux de poudre avaient été placés dans toutes les salles du palais des czars, et cent quatre-vingt-trois milliers sous les voûtes qui les soutenaient. Le maréchal, avec huit mille hommes, était resté sur ce volcan, qu'un obus russe pouvait faire éclater. Là il couvrait la marche de l'armée sur

Kalougha, et la retraite de nos différents convois vers Mojaïsk.

Dans ces huit mille hommes, il y en avait à peine deux mille sur lesquels Mortier pût compter ; les autres, cavaliers démontés, hommes de régiments et de pays divers, sous des chefs nouveaux, sans habitudes pareilles, sans souvenirs communs, enfin sans rien de ce qui lie, formaient ensemble bien moins un corps organisé qu'un attroupement ils ne devaient pas tarder à se disperser.

Le commandement du génie avait été confié au brave et savant colonel Després. Cet officier arrivait du fond de l'Espagne ; il venait de voir se terminer, au commencement de septembre, la retraite de Madrid à Valence ; il vit commencer, pendant le mois suivant, celle de Moscou à Vilna. Partout nos armes fléchissaient.

On regardait le duc de Trévise comme un homme sacrifié. Les autres chefs, ses vieux compagnons de gloire, l'avaient quitté les larmes aux yeux, et l'Empereur en lui disant « qu'il comptait sur sa fortune, « mais qu'au reste, à la guerre, il fallait bien faire « une part au feu ! » Mortier s'était résigné sans hésitation. Il avait ordre de défendre le Kremlin, puis, en se retirant, de le faire sauter, et d'incendier les restes de la ville. C'était du château de Krasno-Pachra, le 21 octobre, que Napoléon lui avait envoyé ses derniers ordres. Mortier devait, après les avoir exécutés, se diriger sur Véréia, et former l'arrière-garde de l'armée.

Dans cette lettre Napoléon lui recommandait surtout « de charger sur les voitures de la jeune
 « garde, sur celles de la cavalerie à pied, et sur
 « toutes celles qu'il trouverait, les hommes qui res-
 « taient encore aux hôpitaux. Les Romains, ajou-
 « tait-il, donnaient des couronnes civiques à ceux qui
 « sauvaient des citoyens ; le duc de Trévise en méri-
 « tera autant qu'il sauvera de soldats ! Qu'il les
 « fasse monter sur ses chevaux, sur ceux de tout
 « son monde. C'est ainsi que lui, Napoléon, a fait à
 « Saint-Jean-d'Acrc. Il doit d'autant plus prendre
 « cette mesure, qu'à peine le convoi aura rejoint
 « l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux
 « et les voitures que la consommation aura rendus
 « inutiles au duc de Trévise pour lui avoir sauvé
 « cinq cents hommes. Il doit commencer par les
 « officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer
 « les Français : qu'il assemble donc tous les géné-
 « raux et officiers sous ses ordres, pour leur faire
 « sentir l'importance de cette mesure, et combien
 « ils mériteront de l'Empereur, s'ils lui ont sauvé
 « cinq cents hommes ! »

Cependant, à mesure que la Grande Armée était sortie de Moscou, les cosaques avaient pénétré dans ses faubourgs, et Mortier s'était retiré vers le Kremlin, comme un reste de vie se retire vers le cœur, à mesure que la mort s'empare des extrémités. Ces cosaques éclairaient dix mille Russes, que commandait Wintzingerode.

Cet étranger, enflammé de haine contre Napoléon,

exalté du désir de reprendre Moscou et de se naturaliser en Russie par cet exploit signalé, s'emporta loin des siens : il traverse en courant la colonie géorgienne, se précipite vers la ville chinoise et le Kremlin, rencontre des avant-postes, les méprise, tombe dans une embuscade ; et, se voyant pris dans cette ville qu'il venait prendre, il change soudain de rôle, agite en l'air son mouchoir, et se déclare parlementaire.

On le conduisit au duc de Trévis. Là il se réclama audacieusement du droit des gens qu'on violait, disait-il, en sa personne. Mortier lui répondit « qu'un général en chef qui se présentait ainsi pouvait être pris pour un soldat téméraire, mais « jamais pour un parlementaire, et qu'il eût à « rendre sur-le-champ son épée! » Alors, n'espérant plus en imposer, le général russe se résigna, et convint de son imprudence.

Enfin, après quatre jours de résistance, les Français abandonnent pour jamais cette ville fatale. Ils emportent avec eux quatre cents blessés ; mais, en se retirant, ils déposent, dans un lieu sûr et secret, un artifice habilement préparé qu'un feu lent dévorait déjà ; ses progrès étaient calculés : on savait l'heure à laquelle son feu devait atteindre l'immense amas de poudre renfermé dans les fondations de ces palais condamnés.

Mortier se hâte de fuir, mais en même temps qu'il s'éloigne rapidement, d'avides Cosaques et de sales moujiks, attirés, dit-on, par la soif du pil-

lage, accourent, s'approchent ; ils écoutent, et, s'enhardissant du calme apparent qui règne dans la forteresse, ils osent y pénétrer ; ils montent, et déjà leurs mains avides de pillage s'étendaient, quand tout à coup tous sont détruits, écrasés, lancés dans les airs avec ces murs qu'ils venaient dépouiller, et trente mille fusils qu'on y avait abandonnés ; puis, avec tous ces débris de murailles et ces tronçons d'armes, leurs membres mutilés vont au loin retomber en une pluie effroyable !

La terre trembla sous les pas de Mortier. A dix lieues plus loin, à Feminskoé, l'Empereur entendit cette explosion.

C'est ainsi désormais que tout sera brûlé derrière lui. En conquérant, Napoléon avait conservé ; en se retirant, il détruira : soit nécessité, pour ruiner l'ennemi et ralentir sa marche, à la guerre tout étant impérieux ; soit représailles, terrible effet des guerres d'invasion, qui d'abord légitiment tous les moyens de défense, ce qui motive ensuite ceux d'attaque.

Au reste l'agression, dans ce terrible genre de guerre, n'était point du côté de Napoléon. Le 19 octobre Berthier avait écrit à Kutusof pour l'engager « à régler les hostilités de manière à ce
« qu'elles ne laissassent supporter à l'empire mos-
« covite que les maux indispensables à l'état de
« guerre ; la dévastation de la Russie étant aussi
« nuisible à cet empire qu'elle affectait douloureu-
« sement Napoléon. » Mais Kutusof avait ré-

pondu « qu'il lui était impossible de contenir le « patriotisme russe » ; ce qui était avouer la guerre de Tartares que nous faisaient ses milices, et ce qui autorisait en quelque sorte à la leur rendre.

Les mêmes feux consumèrent Véréia, où Mortier venait de rejoindre l'Empereur et de lui amener Wintzingerode. A la vue de ce général allemand, toutes les douleurs cachées de Napoléon prirent feu ; son accablement devint colère, et il déchargea sur cet ennemi tout le chagrin qui l'oppressait. « Qui êtes-vous ? » lui cria-t-il en croisant les bras avec violence, comme pour se saisir et se contenir lui-même : « Qui êtes-vous ? Un homme sans « patrie ! Vous avez toujours été mon ennemi personnel ! Quand j'ai fait la guerre aux Autrichiens, je vous ai trouvé dans leurs rangs ! L'Autriche est devenue mon alliée, et vous avez demandé du service à la Russie. Vous avez été l'un des plus ardents fauteurs de la guerre actuelle. « Cependant vous êtes né dans les Etats de la Confédération du Rhin ; vous êtes mon sujet. Vous « n'êtes point un ennemi ordinaire, vous êtes un « rebelle ; j'ai le droit de vous faire juger ! Gendarmes d'élite, saisissez cet homme-là ! » Les gendarmes restèrent immobiles, comme des hommes accoutumés à voir se terminer sans effet ces scènes violentes, et sûrs d'obéir mieux en désobéissant.

L'Empereur reprit : « Voyez-vous, monsieur, ces « campagnes dévastées, ces villages en flammes ! « A qui doit-on reprocher ces désastres ? A cin-

« quante aventuriers comme vous, soudoyés par
 « l'Angleterre, qui les a jetés sur le continent.
 « Mais le poids de cette guerre retombera sur ceux
 « qui l'ont provoquée : dans six mois je serai à
 « Pétersbourg, et l'on me fera raison de toutes ces
 « fanfaronnades ! »

Alors, s'adressant à l'aide de camp de Wintzingerode, prisonnier comme lui : « Pour vous, comte
 « Narischkin, je n'ai rien à vous reprocher ; vous
 « êtes Russe, vous faites votre devoir ; mais com-
 « ment un homme de l'une des premières familles
 « de Russie a-t-il pu devenir l'aide de camp d'un
 « étranger mercenaire ? Soyez l'aide de camp d'un
 « général russe ; cet emploi sera beaucoup plus
 « honorable. »

Jusque-là le général Wintzingerode n'avait pu répondre à ces violentes paroles que par son attitude ; elle fut calme comme sa réplique. Il répondit :
 « Que l'empereur Alexandre était son bienfaiteur
 « et celui de sa famille ; que tout ce qu'il possédait,
 « il le tenait de lui ; que la reconnaissance l'avait
 « rendu son sujet ; qu'il était au poste que son bien-
 « faiteur lui avait assigné ; qu'il avait donc fait
 « son devoir. »

Napoléon ajouta quelques menaces déjà moins violentes ; et il s'en tint aux paroles, soit qu'il eût jeté toute sa colère dans un premier mouvement, soit qu'il n'eût voulu qu'en effrayer tous les Allemands qui seraient tentés de l'abandonner. Ce fut ainsi du moins qu'autour de lui on apprécia sa

violence. Elle déplut, on n'en tint compte, et chacun s'empessa autour du général prisonnier pour le rassurer et le consoler. Ces soins continuèrent jusqu'en Lithuanie, où les cosaques reprirent Wintziŋgerode et son aide de camp. L'Empereur avait affecté de traiter avec bonté ce jeune seigneur russe, en même temps qu'il avait tonné contre ce général ; ce qui prouve qu'il y avait eu du calcul jusque dans sa colère.

Винцингероде